



Dans ce numéro :

Edito	1
La semaine Olympique et Paralympique 2021	2
JO de Tokyo : tests préalables et quatorzaine à l'arrivée seront imposés aux athlètes	2/3
Le COVID fait ses classes	3/4
Sport et école : Ecrans et sédentarité, un cocktail dangereux pour la santé	4/5
L'OMS examine les effets de l'activité physique sur l'amélioration des prestations scolaires	5/6
Les leçons du Vendée Globe	6/7
Stéréotypes dans le sport féminin	7/8/9
L'avenir du mouvement sportif sera féminin	10/11
Cyclisme : Les Françaises évoluant dans des équipes World Tour obtiennent le statut professionnel en France	11/12
Quentin Bigot : On se ferait pas une petite vidéo de mar-teau ?	12/13
Centre national de Ski nautique	14
Une nouvelle équipe pour une nouvelle mandature	14
Les commissions de la nouvelle équipes sont connues !	15
Une journée bilan-intégration réussie	15
Coronavirus	16

Reprenant la devise historique du CDOS « Toujours plus proche du monde associatif », l'équipe nouvellement élue a souhaité dès le début de l'Olympiade sa mise en œuvre.

En conséquence tout naturellement le premier Conseil d'administration élargi à l'ensemble des adhérents a été l'occasion le samedi 6 mars de présenter d'une part le dispositif de « référent privilégié » d'un groupe de Comités ayant pour objectif de développer une écoute plus dynamique de vos attentes et de vos besoins.

Et d'autre part de la présentation des différentes commissions : « Relations - Appui aux Comités », « Communication », « Formation - Professionnalisation », « Bénévolat – Engagement associatif », « Développement Durable », « Sport Santé », « Diversité-Accessibilité », « Événementiel », « Héritage Paris 2024 ». Pour information il reste encore des places pour toutes les bonnes volontés...

Nous avons un double objectif :

- l'appui aux structures, qui le souhaitent, dans le cadre de la relance
- renforcer les liens entre le monde de l'éducation et celui du mouvement sportif.

Alors rejoignez-nous et venez partager cette ambition engageante !

Le Président
Pascal-Pierre Ponson Sacquard

La semaine Olympique et Paralympique 2021

Ce jeudi 4 février au Parc du Tremblay, c'est par une initiation au breakdance en musique pour tous les participants, encadrants, élus invités et organisateurs, que s'est lancée cette belle journée de promotion de l'activité physique et de la santé.



Une centaine de jeunes issus de plusieurs lycées et missions locales du Val-de-Marne ont été encadrés par les stagiaires de l'Action Prévention Sport qui ont su motiver tous les groupes et les faire se surpasser sur de nombreuses activités sportives.



Durant la journée, chaque groupe a pu rencontrer des sportifs de haut niveau et échanger sur leur expérience, leur parcours et leur carrière. On remercie d'ailleurs Camille Serme, Thierry Rey, Ryadh Sallem, Jean-Michel

Lucenay et Luka Mkheidze pour leur bienveillance et leur disponibilité, ils ont su transmettre aux jeunes leur expérience et l'importance de la pratique d'un sport pour chacun.

Les jeunes ont pu également découvrir l'histoire riche des Jeux Olympiques, grâce à l'exposition mise en place par le CDOS 94 et s'informer sur les métiers du sport, les dispositifs et formations accessibles, grâce à la présence de plusieurs partenaires : le réseau des Greta, l'Action Prévention Sport, la DDCS pour présenter le Service National Universel et Pôle Emploi.



Cet événement, placé sous le signe de la lutte contre le décrochage scolaire a permis de retrouver, le temps d'une journée, de beaux moments de sport, de partage et de convivialité, moments qui nous ont manqué ces mois passés et que l'on a hâte de pouvoir renouveler très vite !



JO de Tokyo : tests préalables et quatorzaine à l'arrivée seront imposés aux athlètes

Les organisateurs ont présenté un premier train de mesures sanitaires visant à empêcher le Covid-19 de perturber les compétitions/ S'ils commencent comme prévu le 23 juillet, les Jeux olympiques (JO) de Tokyo se dérouleront dans une ambiance des plus calmes et quasi monacale. Les organisateurs ont présenté, mercredi 3 février, le premier d'une série de « Playbooks » détaillant les strictes mesures prévues pour empêcher le Covid-19 de perturber les compétitions. La mouture dévoilée – en attendant la suivante en avril – donne « un premier aperçu » de la manière dont se tiendront les compétitions, selon le directeur exécutif des JO, Christophe Dubi. Assorti d'un avertissement selon



lequel « les futures versions pourraient inclure plus de restrictions que celles actuellement répertoriées », le premier Playbook oblige les 15 400 athlètes olympiques et paralympiques à présenter un test négatif réalisé dans les trois jours avant leur arrivée au Japon et à se soumettre à des tests réguliers au village olympique et dans les villes hôtes. « Nous n'accepterons les tests qu'approuvés par le gouvernement japonais », a précisé Hidemasa Nakamura, membre du comité d'organisation. Les participants devront observer une quatorzaine à leur arrivée, qui sera aménagée pour les entraînements. Le Playbook interdit l'utilisation des transports publics et recommande le téléchargement de

l'application japonaise Cocoa (acronyme de Covid-19 Contact-Confirming Application) de suivi de l'état sanitaire. Sur place, il faudra limiter les contacts physiques, sauf pendant les pratiques sportives les nécessitant. Les visites de centres commerciaux, de restaurants ou encore de bars sont interdites. Même si la vaccination reste « encouragée », elle ne sera pas exigée. Le non-respect des règles exposera à des sanctions, pouvant conduire à une exclusion des Jeux. Décision au printemps sur la présence, ou pas de spectateurs

Ces mesures ont été compilées après analyse de centaines d'événements sportifs organisés, avec et sans pu-

blic, depuis dix mois, et avec la volonté de définir comment « créer une bulle pour tous les athlètes », a expliqué Lucia Montanerella, responsable médias au sein du Comité international olympique (CIO). Les mesures de prévention bénéficient d'un budget de 748 millions d'euros.

Lors de la présentation du Playbook, les organisateurs ont évoqué la question du public. « La décision n'est pas prise à ce stade. Elle le sera au printemps et concernera la proportion de spectateurs dans les stades et celle des spectateurs extérieurs », a déclaré M. Dubi. Il semble toutefois difficile d'accueillir du public venu de l'étranger.

Avec le Playbook, les organisateurs veulent rassurer les participants, convaincre que les Jeux olympiques concrétiseront l'engagement du premier ministre nippon, Yoshihide Suga, de faire de cet événement la « preuve que l'humanité a vaincu le coronavirus » et surtout dissiper

les questions entourant leur tenue.

Citant un membre de la coalition au pouvoir au Japon, le quotidien britannique Times avait provoqué de vifs remous, le 21 janvier, en affirmant que le gouvernement tablait sur une annulation des JO. « Personne ne veut être le premier à le dire, mais le consensus est que c'est trop difficile », précisait la source du journal, qui évoquait la possibilité de compenser l'annulation en confiant l'édition de 2032 à la capitale japonaise. Etat d'urgence prolongé

Au Japon même, les doutes s'expriment, en raison de la gestion controversée de la pandémie par les autorités. Avec plus de 400 000 cas et près de 6 400 décès samedi 6 février, le bilan nippon est moins grave qu'en Europe ou aux Etats-Unis.

Mais les hôpitaux sont saturés, ce qui a conduit le gouvernement à annoncer, le 2

février, la prolongation d'un mois, jusqu'au 7 mars, de l'état d'urgence qui appelle à réduire les activités et à la fermeture à 20 heures des bars et restaurants.

En outre, la vaccination ne devrait commencer qu'à la fin du mois de février et pourrait être, selon le gouvernement, ralentie par les contrôles des exportations de vaccins par l'Union européenne. Le contexte fait que 80 % des Japonais souhaitent que les Jeux soient reportés ou annulés.

« Quelle que soit la situation concernant le coronavirus, nous organiserons les Jeux », a martelé le 2 février au Parlement le président du comité d'organisation, Yoshiro Mori, qui a depuis démissionné à la suite des réactions à ses propos sexistes. « Nous ne devons pas discuter de l'organisation ou non des jeux, mais de la manière dont nous devons les organiser. »

Source : Le Monde

« Le non-respect des règles exposera à des sanctions, pouvant conduire à une exclusion des Jeux. »

Le COVID fait ses classes

«Du jour au lendemain, notre discipline a été mise dehors»

Pierrik Gaillard, prof d'EPS, est dépité des mesures qui touchent entre autres la pratique du sport scolaire.

De l'école à la fac, l'épidémie de coronavirus secoue comme un cocotier. Dans cette chronique, Libé recueille des bouts de vie de l'intérieur, derrière les murs des écoles. Des paroles de profs, d'élèves, d'infirmières scolaires, de parents... C'est au tour de Pierrik Gaillard, 43 ans, professeur d'éducation physique et sportive (EPS) au collège Quinte-feuille de Courseulles-sur-Mer, dans le Calvados. «Le 14 janvier, quand il a été décrété

que les cours d'EPS devaient se dérouler dehors, la mesure devait durer quinze jours. Trois semaines après, pas même un message pour dire si la consigne était renouvelée. Rien. C'est à l'image du reste. Comme si notre discipline n'en était pas vraiment une, était sans importance : faire bouger un peu les élèves, pour qu'ils se défoulent, c'est ça ? Nous ne sommes pas des animateurs d'une garderie gratuite ! Nos séances sont réfléchies pédagogiquement en amont, on construit petit à petit des apprentissages, dans une progression.

Du jour au lendemain, notre discipline a été mise dehors. Si encore cette décision s'appuyait sur des arguments

scientifiques... Même pas. A ce jour, aucun chiffre n'a été donné prouvant qu'il y a plus de contaminations pendant les cours d'EPS ou pendant la pratique physique en général. «On ne comprend pas. Sans compter les incohérences : à la MJC d'à côté, les cours de hip-hop, eux, sont maintenus en salle, parce que c'est considéré comme de l'art... Au lycée, l'option danse est maintenue mais les cours d'EPS avec séquence danse, eux, sont suspendus... Où est la logique ? C'est d'autant plus dur à avaler qu'on s'est adapté à plusieurs protocoles sanitaires hyperstricts : on ne fait plus de sports collectifs, on construit des séances qui permettent que les élèves se tiennent à distance, ils portent le masque une partie du





cours... N'est-il pas plus risqué de mettre 100 élèves dans un réfectoire pour manger que d'enseigner l'EPS avec des groupes de 30 élèves dans un gymnase de 1000 mètres carrés ? A la limite, s'il fallait encore durcir le protocole, pourquoi ne pas avoir plutôt proposé de faire de l'EPS en demi-groupes ?

Cela aurait permis au moins de garder la progression des apprentissages sur le trimestre. Personne ne s'est posé la question... Nous sommes fatigués de devoir sans cesse prouver que l'EPS est une discipline scolaire. Nous sommes écœurés de constater l'absence de considération. Surtout en ce mo-

ment : plus que jamais nos élèves ont besoin de faire du sport, de se dépenser. Ils manquent d'activité physique, ils sont plus essouffés qu'avant. C'est très net.»

Source : Libération

Sport et école : écrans et sédentarité, « un cocktail dangereux pour la santé »

À trois ans des Jeux olympiques de Paris, le gouvernement français a fait du sport à l'école l'un de ses enjeux de santé public. Conscient de faire face à une jeunesse de plus en plus sédentaire, le sport à l'école souhaite être intensifié par les politiques publiques. Mais quelle place occupe aujourd'hui la discipline dans le milieu scolaire ?

le pire élève européen (87 %) derrière l'Italie (88,6 %).

108 heures dédiées par an

Les chiffres sont d'autant plus alarmants qu'ils contrastent totalement avec la place de l'éducation physique et sportive (EPS) à l'école en termes d'heures dispensées par semaine : 3 h à l'école primaire, 3 ou 4 h au collège, 2 h au lycée. « Ce qui fait de la France le pays européen avec le quota d'heures annuel le plus élevé (108 h). Très loin devant l'Irlande (37 h), expose Sylvain Landa, directeur éditorial du think tank Sport et citoyenneté, citant le rapport Eurydice de 2015. En réalité, il n'est que de deux heures et quinze minutes par semaine puisqu'il faut y ajouter les temps de déplacement et de vestiaires. »

Si les chiffres donnent l'illusion d'un pays à la pointe en matière d'éducation sportive, dans les faits la situation est moins joyeuse que ce soit en termes de moyens humains, techniques, matériels. Mais c'est aussi un problème culturel. « La consommation des écrans est devenue un des loisirs préférés. Bien loin devant le sport et cela ne fait que s'accroître. Les élèves restent assis toute la journée en classe et c'est un cocktail

très dangereux pour la santé. Il y a un désintérêt de la jeunesse envers le sport », alerte Sylvain Landa.

Le sport comme variable d'ajustement

Et c'est dès le plus jeune âge que tout se joue. Comme à l'école Sainte-Anne de Nostang, près de Lorient (Morbihan). Dans cet établissement privé, le sport est le thème de l'année. Et ce, malgré la crise sanitaire actuelle et les récentes mesures gouvernementales l'interdisant en salle. « On se démène, lance Anita, à la direction de l'établissement. Le sport sans école, ce n'est pas possible. Nos élèves ne seraient jamais concentrés. Ils ont besoin de souffler, de développer leur motricité, d'apprendre à jouer ensemble, à perdre, à gagner. C'est une discipline essentielle pour le bien-être des élèves tant sur le plan physique que psychique. »

Pourtant, la discipline est très souvent une variable d'ajustement à cet échelon où les enseignants sont non spécialisés (contrairement au collège et au lycée). « Face à la densité du programme, il m'est arrivé de rogner l'EPS pour rattraper mon retard sur les enseignements fondamentaux que sont les mathématiques et le français », regrette une enseignante.



« C'est catastrophique. Nous fabriquons des générations de sédentaires », le décor est planté par Michel Cymes, médiatique médecin français.

Et les chiffres le confirment : dans un rapport publié fin novembre dernier, l'agence nationale de sécurité sanitaire (Anses) annonce que deux tiers des adolescents français (11-17 ans) sont considérés en surpoids ou en obésité, avec des troubles du comportement alimentaire ou une qualité de sommeil et de vie altérée.

Un fait appuyé par la revue scientifique britannique The Lancet Child & Adolescent Health ayant fait une analyse avec un panel de 1,6 million d'adolescents dans 146 pays sur les répercussions de l'inactivité physique (moins de 60 minutes d'activité physique conformément aux recommandations de l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS). Faisant de la France,

Un cloisonnement entre EPS et monde sportif

Alors, en 2019, la Cour des comptes condamnait l'État pour la trop grande « distance entre le sport scolaire et le monde sportif. Faute de stratégie de développement de la pratique sportive à l'école, des disparités font obstacle à l'égale réussite de tous les élèves. »

Selon les chiffres du Ministère, ce sont un peu plus d'un élève sur cinq qui est licencié dans une fédération sportive scolaire. Les licences sportives sont également en chute libre dans de très nom-

breuses disciplines. « Il faut renforcer la place du sport à l'école, insiste Sylvain Landa. En France, la discipline, même si elle est obligatoire, est vue comme accessoire. »

Et quand on se penche sur la faculté, le constat n'est pas plus vert. En dehors des sciences et techniques des activités physiques et sportives (STAPS), le sport est au mieux optionnel. C'est au bon vouloir de l'étudiant. « Le décrochage sportif s'effectue lors des changements de cycle scolaire, appuie Sylvain Landa. Il faut absolument que le sport soit plus valorisé comme en Grande-Bretagne

ou aux États-Unis. Il doit être un point d'appui peu importe le niveau d'enseignement. »

À trois ans des Jeux olympiques et paralympiques de Paris 2024, le gouvernement par son axe sport-santé, s'empare de l'événement et s'active pour inverser la tendance à l'image de la création d'un enseignement de spécialité sport au lycée à la rentrée scolaire 2021 et bien plus encore (Plan mercredi, École le matin, sport l'après-midi). La santé et la vie des jeunes générations en dépendent.

Source : Ouest France

« Si les chiffres donnent l'illusion d'un pays à la pointe en matière d'éducation sportive, dans les faits la situation est moins joyeuse que ce soit en termes de moyens humains, techniques, matériels. Mais c'est aussi un problème culturel. »

L'OMS examine les effets de l'activité physique sur l'amélioration des prestations scolaires

Une activité physique régulière, plus d'éducation physique et des classes actives sont non seulement bénéfiques pour la santé des élèves, mais améliorent aussi leurs prestations scolaires. C'est la conclusion d'une étude de grande envergure sur l'activité physique et les prestations scolaires menée par l'OMS/Europe dans le cadre de ses initiatives visant à garantir que les jeunes pratiquent au moins 60 minutes d'activité physique modérée à intense par jour.

Aujourd'hui, dans les pays de la Région européenne de l'OMS, les activités sédentaires occupent près des deux tiers du temps passé à l'école pour les enfants et les adolescents de 5 à 17 ans, tandis que 5 % du temps seulement est consacré aux activités physiques.

Selon l'étude de l'OMS/Europe, l'augmentation de l'activité physique peut avoir un impact positif non seulement sur la santé et le bien-être des enfants, mais aussi

sur leurs prestations en classe.

« L'activité physique est bénéfique pour le développement des facultés cognitives, motrices et sociales, ainsi que pour une bonne santé métabolique et musculosquelettique. Il y a également un effet domino sur les résultats scolaires », déclare Stephen Whiting, administrateur technique au Bureau européen pour la prévention et la maîtrise des maladies non transmissibles (MNT) de l'OMS et l'un des auteurs de la méta-étude sur l'activité physique et les résultats scolaires.

Jouer, c'est apprendre

Les écoles fournissent le cadre idéal pour que les enfants puissent atteindre les niveaux recommandés d'activité physique quotidienne.

Cependant, la tendance est à la multiplication des activités et des cours sédentaires, et le souhait d'obtenir de bons résultats dans les matières scolaires détourne de l'éducation physique et des activités

sportives à l'école.

Mais les deux peuvent aller de pair.

« L'approche scolaire traditionnelle est « l'apprentissage à l'intérieur, le jeu à l'extérieur », mais dans le monde entier, les systèmes éducatifs s'éveillent à l'importance des activités en extérieur pour l'apprentissage », explique Alex Harrison, enseignant et coordinateur des premières années à l'Ecole internationale britannique de Prague (République tchèque).

« Et il ne s'agit pas seulement d'avoir un endroit où se défouler avant de revenir à l'apprentissage sérieux.

« Lorsque les enfants jouent à l'extérieur, ils apprennent en autodidactes. À l'intérieur, ils apprennent, mais sous la conduite de l'enseignant. À l'extérieur, ils sont autonomes, et rien que cela prépare les enfants au moment où ils devront s'asseoir et se concentrer sur autre chose. » Analyse des bases factuelles par l'OMS : activité physique



« Il est absolument indispensable que les enfants aient une activité physique plus importante, quel que soit l'effet sur les résultats scolaires. Cet effet est dans tous les cas un bienfait supplémentaire lorsque l'on met davantage l'accent sur l'éducation physique. »

et résultats scolaires

La méta-étude de l'OMS compile des données scientifiques tirées d'une série d'études et de méta-analyses systématiques sur les effets de l'activité physique pour les résultats scolaires dans le monde entier.

« Il est difficile de mesurer l'impact immédiat de l'activité physique sur les prestations scolaires chez un enfant ou un groupe d'enfants, car ces résultats peuvent être influencés par de nombreux facteurs : physiologiques, cognitifs, sociaux et environnementaux », ajoute Whiting.

« Mais les preuves que nous avons examinées sont manifestes et donnent aux autorités scolaires le moyen de prendre des mesures positives.

« Il est absolument indispensable que les enfants aient une activité physique plus importante, quel que soit l'effet sur les résultats scolaires. Cet effet est dans tous les cas un bienfait supplémentaire lorsque l'on met davantage l'accent sur l'éducation physique. »

Dans le cadre de la méta-étude, il a été constaté que les résultats scolaires sont susceptibles de s'améliorer lorsque l'on consacre plus de temps à l'éducation physique, que l'on passe d'activités sé-

dentaires à des classes plus « actives » et que l'on pratique une activité physique régulière (marche, danse, sport...) pendant la semaine.

Suivre la nature des enfants : domaines d'intervention clés

Dans cette optique, l'OMS a recensé un certain nombre de domaines d'intervention pour les écoles et les communautés locales.

Il s'agit notamment de former les enseignants à la promotion de l'activité physique, de créer des espaces, du matériel et des moyens appropriés, d'encourager l'innovation et de conclure des partenariats avec des organisations de la collectivité locale.

Un autre point clé est la sécurisation de l'environnement pour pouvoir faire la navette activement, plutôt que d'aller à l'école en voiture ou par les transports en commun.

« Mais il faut aussi tout simplement permettre aux enfants de se comporter suivant leur propre nature », déclare M. Harrison.

« Un collègue m'a un jour fait observer que les enfants se déplacent rarement en marchant. Au lieu de cela, ils sautent, sautillent, courent et combinent les mouvements, souvent en tournoyant les bras écartés », dit-il. « Lorsque les enfants apprennent de façon autonome, regardez-les : ils sont toujours en mouvement. Il y a toujours un

aspect physique. »

« Pourquoi ? L'activité physique fait partie intrinsèque de l'enfant. Essayer de la dissocier d'un épanouissement pédagogique n'a aucun sens ; les deux sont inextricablement liés. »

À mesure que les bienfaits généralisés de l'activité physique sont mieux reconnus, de nouveaux moyens d'atteindre les niveaux recommandés par l'OMS sont testés dans toute l'Europe.

En tirant parti des personnalités appréciées par les enfants, des ministres britanniques envisagent un système pour prolonger de deux heures la journée d'école. Soutenue par des athlètes britanniques de premier plan, cette proposition permettrait de garantir que ce temps supplémentaire passé à l'école soit consacré à des sports, du théâtre, de la danse et d'autres activités.

Certaines de ces initiatives s'inspirent des recommandations formulées par l'OMS dans la méta-étude ; les partenariats au sein des communautés locales et les contacts avec les jeunes sur les médias sociaux sont l'un des éléments clés en vue de la promotion d'un avenir plus sain pour les enfants – compatible avec leur temps d'apprentissage à l'école.

Source : OMS

Les leçons du Vendée Globe

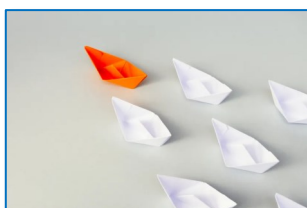
Dans une course, celui qui gagne, c'est celui qui arrive le premier. Mais pourquoi ne pas changer cet indicateur de performances ?

Il ne suffit pas d'arriver premier pour remporter une course. Encore faut-il que vos poursuivants n'aient pas été

plus rapides. Cela vous paraît absurde ? C'est pourtant ce qui s'est passé avec la 9^e édition du Vendée Globe.

Charlie Dalin est le premier à franchir la ligne d'arrivée aux Sables d'Olonne, après avoir navigué pendant 80 jours autour du monde. Quelques

heures plus tard, Louis Burton arrive à son tour, bientôt suivi par Yannick Bestaven : c'est lui qui est déclaré vainqueur. La cause est connue : pour s'être dérouté pendant la course afin de porter assistance à un autre concurrent, le skipper bénéficie d'un temps de bonification, une



dizaine d'heures qui ont suffi à bouleverser le classement.

Décision équitable : en se déroulant pour aider un autre navigateur, Yannick Bestaven a perdu du temps sur ses concurrents. Mais rien ne dit que s'il avait suivi son itinéraire, il serait arrivé en tête. Peut-être que son bateau aurait subi une avarie, qu'il serait encore en pleine mer. Symboliquement, la direction du Vendée Globe a donc aussi choisi de récompenser un acte de pur altruisme, un geste valeureux qui relève du code d'honneur de la navigation.

Et bien pourquoi ne pas en faire le principal critère de distinction dans les compétitions sportives ? Pourquoi faudrait-il toujours que celui qui arrive premier soit déclaré vainqueur ? D'autant que la plus haute marche du podium ne vous garantit pas toujours d'avoir été le meilleur. Jetez un œil par exemple au palmarès du tour de France cycliste dans la première décennie du XXI^e siècle : Lance Armstrong, mais aussi Floyd Landis et Alberto Contador furent dépossédés de leur titre après s'être dopés. Si bien que certains suggérèrent d'attribuer le maillot jaune à la lanterne

rouge. Le cyclisme est d'ailleurs un bon exemple d'un sport de courses où la hiérarchie ne dépend pas seulement du chronomètre. Si Raymond Poulidor fut aussi populaire, c'est parce qu'il était l'éternel second. J'ai de mon côté participé autrefois à des critères cyclistes d'un genre inédit : il fallait calculer, sur une carte routière, la distance à parcourir, choisir une vitesse moyenne pour effectuer le parcours, et arriver à destination à la minute près : celui qui gagnait était le plus malin avant d'être le plus rapide.

Evidemment, une telle approche présente quelques obstacles. Sur quelles bases par exemple juger un 100 mètres si ce n'est pas à l'athlète le plus vélocé que la médaille d'or est promise ? L'effort produit ? les progrès réalisés ? Ce serait sans doute moins explosif en course, mais pas forcément moins spectaculaire, question d'habitude en fait.

Il va de soi qu'une telle transition dans le monde de la compétition sportive est illusoire, encore qu'il existe des disciplines où le résultat peut dépendre de la seule attitude des compétiteurs : c'est le cas par exemple dans certains

combats de judo, où la victoire revient à l'athlète le plus combatif. Mais le plus souvent, la performance se mesure en données chiffrées : en secondes écoulées, en mètres parcourus, en buts marqués.

A vrai dire, il n'y a pas que la compétition sportive qui use de tels critères sans songer à les remettre en cause. L'institution scolaire, avec son système de notation, suit à peu près la même logique : les meilleurs élèves ne sont pas toujours les plus valeureux. Et que dire de la façon dont les performances des salariés et des entreprises sont prises en compte ? La politique du chiffre est partout.

Voilà les étranges réflexions dans lesquelles m'a plongé l'arrivée disputée du Vendée Globe hier. Un pur exercice de pensée, car évidemment, il faudrait être bien déraisonnable pour changer nos indicateurs de performance. Dommage : Jean Le Cam, arrivé 8^e aux Sables d'Olonne après avoir sauvé la vie de son collègue Kevin Escoffier, aurait pourtant mérité de remporter le trophée.

Hervé GARDETTE

Source : France Culture



« Ce n'est pas qu'on nous pose des limites, c'est plus sournois » : comment les stéréotypes influent (encore) sur la pratique sportive des femmes

A l'occasion de la semaine du sport féminin, du 18 au 24 janvier 2021, France tv sport s'est penché sur les barrières auxquelles font face les sportives aujourd'hui. Ainsi, alors que les fédérations des différents sports s'engagent de plus en plus sur la voie de l'égalité hommes/femmes, les

stéréotypes de genre persistent. Certaines sportives témoignent de l'influence qu'ils peuvent avoir sur leur pratique.

Rarement le football brésilien aura suscité en France autant de réactions qu'en ce 13 janvier. Il se trouve que la sélection féminine du Brésil s'est

lourdement inclinée ce jour-là face aux U16 garçons de Gremio (Porto Alegre, Brésil) : 6-0. Certains médias français ont alors (subtilement) rapporté l'information et... les analyses bien senties sur le football féminin n'ont pas tardé : "(...)

et après on veut nous faire croire qu'elles méritent le salaire des hommes", "encore la preuve que le foot féminin est un autre sport", "que faut-il de plus pour qu'elles comprennent... ?".

Il y a près de 50 ans avait lieu " la Bataille des Sexes" en tennis, entre Billie Jean King et Bobby Rigg (alors ancien joueur professionnel de 55 ans qui avait assuré pouvoir battre la championne américaine) et les mêmes réflexions avaient parcouru le monde du sport. En trente ans, les stéréotypes de genre n'ont pas disparu dans le milieu du sport. Quel impact réel ont-ils sur la pratique des sportives ? Nous avons interrogé quatre championnes, retraitées ou encore en activité, sur la manière dont elles vivent ou ont vécu ces clichés.

Une fille ne devrait pas faire ça...

On souligne régulièrement la gravité de l'écart des salaires entre sportives et sportifs, la médiatisation moindre des disciplines féminines, ou encore le manque de reconnaissance des pairs. Mais peut-être faudrait-il mieux cerner un autre type d'obstacle auxquels font face les sportives dans leur carrière : l'auto-censure. "Parfois, je vois des filles qui sont géniales, dix fois mieux que la plupart des gars, dans leur technique, leur courage. Mais elles sont trop humbles... elles s'effacent... tu as envie de leur dire : 'oh, secoue-toi !'". Nouria Newman est kayakiste de l'extrême. Elle s'exprime sans filtre, que ce soit dans son style de kayak ou dans les mots qu'elle choisit. Pour elle, on sous-entend très tôt aux filles qu'elles sont moins capables que les garçons. "Ça commence avec les parents, c'est là que ton rapport au

risque se construit, avance-t-elle. Si les parents disent à la fille 'ah non attention ne te salis pas dans l'eau, tu vas te faire mal' et qu'à côté son frère a le droit de tout tenter, il y a déjà un problème". Pour elle, le rôle de la peur est central dans la façon dont les filles pratiquent le kayak – ou ne le pratiquent pas.

D'après une étude d'Aïna Chalabaev, professeure en psychosociologie à l'Université de Grenoble et notamment auteure de « La menace des stéréotypes peut-elle influencer la performance sportive des femmes ? », les stéréotypes de genre sont en partie responsables du choix d'abandonner un sport chez les jeunes filles. "Les stéréotypes sont intériorisés, et certaines jeunes filles vont se dire, à la première difficulté rencontrée 'le foot, ce n'est pas pour moi', analyse-t-elle. L'auto-censure est l'une des manières par lesquelles les stéréotypes influent sur le choix d'un sport". Avant même les réflexions sexistes et autres clichés balancés par les collègues masculins, les femmes luttent ainsi contre leur propre structure mentale. Un inconscient souvent alimenté par les entraîneurs dès l'enfance ou l'adolescence. Frédérique Jossinet est une ancienne judokate, vice-championne olympique en 2004. Elle se souvient de ses premiers entraînements avec l'élite des jeunes en France. "Les entraîneurs nous disaient souvent 'le judo féminin est un judo classique et ça doit le rester. Ça doit rester basé sur la technique. Appuyez-vous sur vos points forts à vous et c'est comme ça que vous allez performer'. Et je me souviens, moi je me disais 'non, chacun s'accapare du judo et l'adapte à son profil, ce n'est pas une question de garçons ou de filles'".

Barrière mentales

La volonté "d'adapter" les règles et le cadre du sport en question alors qu'il n'y en a aucune nécessité en soi, a aussi fait partie des premières années de Nouria Newman en club. "Ce n'est pas qu'on pose des limites, c'est plus sournois. Un p'tit gars, on va le pousser. On va même lui mettre une pression monstre pour qu'il aille au bout de ses peurs. Quand c'est une petite fille, on dit 'c'est pas grave tu feras mieux la prochaine fois ma chérie'" Les barrières mentales ainsi bâties dès le plus jeune âge sont ensuite entretenues par des stéréotypes, qui finissent par avoir un impact sur la pratique sportive. Une étude réalisée (article en anglais) en 2007, entre autres par Aïna Chalabaev, montre ainsi à quel point l'anxiété peut être générée par de simples mots. Il est demandé à des sujets d'effectuer un exercice, par exemple un dribble en foot, un lancer-franc en basket. Les mêmes personnes doivent ensuite le refaire après avoir entendu une information stéréotypée, par exemple que les femmes réussissent en moyenne moins de dribbles que les hommes. L'exercice est alors majoritairement moins réussi. "Cela montre que les stéréotypes génèrent une certaine anxiété, qui perturbe la pratique. C'est ce que j'appelle : 'la menace du stéréotype'", commente Aina Chalabaev.

"Comme si (ma) fragilité était quelque chose d'inné"

Mélina Robert-Michon, vice-championne olympique du lancer de disque en 2016, se souvient des réactions autour d'elle lorsqu'elle a connu un creux dans sa progression. "J'étais à un très haut niveau chez les jeunes, puis j'ai mis du temps à passer un palier chez les seniors. Là, j'ai entendu des choses autour de



« L'auto-censure est l'une des manières par lesquelles les stéréotypes influent sur le choix d'un sport ».

moi. Comme si cette fragilité était quelque chose d'inné. On sous-entendait constamment 'toi tu ne sais pas gérer la pression. C'est ça et ce sera comme ça toute ta vie'. Méli-na Robert-Michon les a rapidement fait mentir. Car l'auto-censure est loin d'être fatale : au contraire, les sportives de haut-niveau, d'autant plus celles qui sont dans la lumière aujourd'hui, font partie de celles qui en sont (plus ou moins) venues à bout.

Mais à l'heure de la libération de la parole des femmes, notamment dans le monde du sport, les dernières études montrent malgré tout que les stéréotypes se maintiennent de génération en génération. "L'intériorisation des normes est assez similaire d'une génération à l'autre", confirme Julie Boiché, maître de conférences à l'Université de Montpellier et auteure d'une étude sociologique sur la question, tout en précisant que "de nouvelles données" seraient nécessaires pour être tout à fait précis. Seule la répartition des sports semble moins stéréotypée qu'auparavant chez les enfants.

Ainsi, dans une étude réalisée en 2017, la chercheuse demande à des enfants (garçons et filles confondus) de dessiner une personne pratiquant du sport. "Là, il n'y a pas de grand changement : quasiment 100 % des garçons dessinent un garçon, et la plupart des filles aussi". En revanche, lorsqu'il leur est demandé de dessiner un sport, les enfants font preuve de nuances inédites par rapport à une précédente étude menée 10 ans plus tôt. "Ceux qui ont dessiné des filles ont choisi des sports plutôt variés, parfois du foot, parfois des sports neutres, parfois des sports connotés 'féminins'. Avant, c'était quasiment exclusivement de la

danse". Pour Julie Boiché, cela dénote une "appropriation nouvelle de l'espace sportif" de la part des filles, en partie débarrassée de certains stéréotypes.

De la valeur d'un(e) modèle...

Avec des événements de plus en plus suivis, l'image du football est probablement le pan du sport féminin qui subit le plus de bouleversements depuis plusieurs années, notamment en termes de stéréotypes. Frédérique Jossinet, également directrice du football féminin à la Fédération française de football depuis 2014, mesure le chemin accompli : "Quand je suis arrivée, nos événements sur le foot féminin étaient pleins de rose et de violet. C'était le football des princesses. La stratégie était claire : aller chercher plus de licenciées auprès des parents, et donc les rassurer sur l'aspect « féminin » du football... Il fallait passer par là, je le comprends. Aujourd'hui, on estime qu'il faut qu'elles soient considérées comme les garçons. On a revu la charte graphique, on a transformé le rose le violet en bleu, blanc, rouge, pour tout le monde". Ces changements superflus sont en réalité des revirements symboliques qui peuvent avoir un poids considérable.

D'autres méritent d'être mis en place, d'après Béatrice Barbusse, ancienne handballeuse désormais sociologue du sport, auteure du livre « Du sexisme dans le sport » : "l'emploi des mots est crucial. Par exemple, quand vous entendez l'entraîneur de l'équipe de France féminine (Olivier Krumbholz, ndlr) masculiniser tous les postes quand il parle à ses joueuses, on se dit qu'il y a un problème. Il n'appelle pas sa gardienne 'gardienne' mais

'gardien'. De la même manière, pourquoi dit-on toujours football féminin ? Et pas football masculin ? Ce sont des formulations cruciales dans la lutte contre les stéréotypes".

Les stéréotypes sont-ils voués à exister ? Pas forcément, d'après Aïna Chalabaeva. Le principal motif d'espoir réside dans la médiatisation et l'apparition de figures modèles pour les jeunes filles. "Pour le football, il y a eu un premier tournant en France en 2011. Un an après Knysna, le mondial des filles avait été bien suivi, et l'équipe de France (demi-finaliste, ndlr) avait bénéficié d'une image très positive après le fiasco des garçons". Pour la chercheuse, les apprenti-joueuses aujourd'hui ont adopté d'autres modèles que ceux de leurs aînées. "Dans leur chambre, il y a des posters de joueuses autant que de joueurs. Il n'y a rien d'inéluctable à cette perception du football et du sport féminin".

L'avènement récent d'une Megan Rapinoe, Ballon d'Or en 2019, véhémente sur le sexisme et les stéréotypes, pourrait-elle contribuer à changer la donne ? "En tout cas c'est une vraie bombe cette fille, s'enthousiasme Béatrice Barbusse. Elle a envie de teindre ses cheveux en rose ? Elle le fait. Elle crie haut et fort qu'elle est lesbienne. Elle casse tous les stéréotypes : du sportif qui ne s'engage pas, de la femme, de l'hétérosexualité. Je pense qu'elle montre bien que les choses sont en train de bouger, profondément".

Charlotte Diry Guillaume Poisson

Source : francetvinfo

« Avec des événements de plus en plus suivis, l'image du football est probablement le pan du sport féminin qui subit le plus de bouleversements depuis plusieurs années, notamment en termes de stéréotypes. »

L'avenir du mouvement olympique sera féminin



Nawal El Moutawakel, 58 ans, championne olympique sur 400 m haies aux Jeux de Los Angeles

Le CIO l'a annoncé l'an passé en bombant le torse : les Jeux de Paris en 2024 seront marqués par la parité entre les hommes et les femmes pour le nombre d'épreuves et de médailles. Une première. Mais où en est l'égalité des sexes dans le mouvement olympique ? Les dirigeantes pèsent-elles du même poids que leurs homologues masculins ?

Au lendemain de la Journée internationale du sport féminin, célébrée dimanche 24 janvier, FrancsJeux a interrogé l'une des femmes les plus influentes de l'univers olympique. Nawal El Moutawakel, 58 ans, championne olympique sur 400 m haies aux Jeux de Los Angeles en 1984, est membre du CIO depuis 1998. Elle en a été vice-présidente entre 2012 et 2016. Elle siège aujourd'hui à la commission exécutive.

La Marocaine promène un regard avisé mais sans concession sur la place des femmes dans le mouvement sportif et ses institutions. Elle reconnaît les progrès réalisés, mais reste consciente du chemin encore à parcourir.

FrancsJeux : Vous figurez à la 4^{ème} place du classement des francophones les plus influents du mouvement olympique en 2020, publié le mois dernier par FrancsJeux. Vous en êtes aussi la première femme. Que vous inspire cette position ?

Nawal El Moutawakel : J'en suis très honorée. Mais je ne m'y attendais pas. Je travaille la tête baissée, avec passion et abnégation, pour servir le mouvement olympique, ses valeurs et son développe-

ment. Je m'investis pleinement dans cette mission. Elle guide mes pas depuis des années.

Dans ce même classement, seulement cinq femmes apparaissent parmi les vingt premiers. Ce résultat est-il à l'image du mouvement olympique ?

Il existe des Nawal El Moutawakel un peu partout dans le monde. Elles sont là, elles travaillent, parfois dans l'ombre. Le potentiel est réel. J'ai rencontré des femmes chefs d'Etat pendant ma carrière au CIO. Dilma Rousseff, notamment, avant les Jeux de Rio 2016. Aujourd'hui, un tiers des membres du CIO sont des femmes. Au cours des dernières années, j'ai vu arriver une nouvelle génération, représentée notamment par la Costaricaine Laura Chinchilla, ou l'ancienne présidente de la République de la Croatie, Kolinda Grabar-Kitarovic. L'avenir du mouvement olympique sera féminin. Thomas Bach y travaille sans relâche. Le nombre de femmes n'a jamais été aussi important dans les commissions du CIO.

Les femmes n'ont jamais été aussi nombreuses au CIO, mais sont-elles écoutées ?

Elles doivent jouer leur rôle, prendre leurs responsabilités pour être plus présentes, plus décisives et plus exigeantes. Mais je constate que leurs voix sont de plus en plus entendues dans les forums internationaux. Nous le devons à Juan Antonio Samaranch. Il a été le premier, lorsqu'il présidait le CIO, à créer dans les années 90 une commission des femmes. Il a tiré le signal d'alarme pour renfor-

cer la place des femmes dans notre écosystème. Puis Jacques Rogge, et aujourd'hui Thomas Bach, ont poursuivi sur la même voie. Mais tout doit partir des clubs. Ils sont à la base de tout. Les femmes doivent être plus présentes dans les clubs, pour ensuite gagner les comités nationaux olympiques et les fédérations internationales. Mais toutes les instances n'avancent pas à la même vitesse. Certaines fédérations internationales ont compris le message, d'autres progressent moins vite.

Seulement deux fédérations internationales d'un sport olympique d'été, le triathlon et le golf, sont aujourd'hui présidées par une femme...

C'est vrai, cela fait peu. Il va falloir faire bouger les lignes. Les femmes sont là, mais il faut les pousser vers l'excellence, le travail et l'abnégation. Mais je garde bon espoir. Quand je vois le chemin parcouru, sur le terrain, dans les compétitions, je me dis que beaucoup d'avancées ont été réalisées en peu de temps. Aux Jeux de Los Angeles en 1984, où le 400 m haies, mon épreuve, était inscrit au programme pour la première fois, les femmes représentaient seulement 23 % des compétiteurs. La parité sera atteinte aux Jeux de Tokyo.

A quand une femme candidate à la présidence du CIO ?

Cela s'est déjà produit. Anita DeFrantz était candidate à la présidence en 2001, après le départ de Juan Antonio Samaranch. Je l'avais trouvée très courageuse, battante et compétitive. Mais les esprits

de l'époque n'étaient pas prêts à voter pour une femme. Elle est aujourd'hui la première vice-présidente du CIO. Je suis très admirative de son parcours. Elle était maire du village aux Jeux de Los Angeles lorsque j'étais une athlète ! Mais elle n'est pas la seule à peser dans le mouvement. Gunilla Lindberg a accompli un travail phénoménal en tant que présidente de la commission de coordination des Jeux de PyeongChang 2018. Nicole Hoevertz siège avec moi à la commission exécutive et dirige la commission de coordination des Jeux de Los Angeles 2028. Lingwei Li, en plus d'être une extraordinaire championne, a conduit avec succès la commission de coordination des JOJ de Buenos Aires 2018.

Aujourd'hui, les esprits seraient-ils prêts à voter pour une femme ?

Les choses changent. Thomas Bach a toujours fait de l'élément féminin l'une de ses préoccupations. Il pousse à changer d'attitude. En Afrique, où un long chemin reste à parcourir, ce sont des femmes qui dirigent le Libéria, l'Éthiopie et le Malawi. Je continue à croire que tout est possible. Aux Jeux de Tokyo, toutes les délégations auront au moins une représentante féminine.

Voyez-vous aujourd'hui une nouvelle génération arriver au CIO, une nouvelle vague de femmes susceptibles d'accélérer cette évolution ?

Oui. Dans la nouvelle génération, je vois bien sûr Kirsty Coventry. Elle est ministre des Sports au Zimbabwe et siège à la commission exécutive. Elle arrive au sommet. Mais elle n'est pas la seule. Il faut citer également Danka Bartekova, Mikaela Cojuang-

co Jaworski ou encore de l'Éthiopienne Dagmavet Girumay Berhane. D'autres femmes ont rejoint les rangs du CIO récemment et apportent énormément au mouvement olympique. Je pense à la Finlandaise Sari Essayah, la Canadienne Tricia Smith, la Thaïlandaise Khunying Patama Leeswadtrakul, la Costaricaine Laura Chinchilla, l'ancienne présidente de la République de la Croatie Kolinda Grabar-Kitarovic, ou la Princesse d'Arabie saoudite Reema Bandar Al-Saud, par ailleurs ambassadrice de son pays à Washington. Elles démontrent jour après jour que les femmes ont leur place dans le sport international. Et que le mouvement olympique et le CIO ont raison de leur confier les responsabilités qu'elles méritent et de s'appuyer sur leur talent.

Source : Francsjeux

«Les choses changent. Thomas Bach a toujours fait de l'élément féminin l'une de ses préoccupations. Il pousse à changer d'attitude.»

Cyclisme : Les Françaises évoluant dans des équipes World Tour obtiennent le statut professionnel en France

Suite à un accord trouvé le vendredi 15 janvier avec la Fédération française de cyclisme (FFC), les coureuses françaises disposant d'un contrat professionnel avec une équipe World Tour peuvent désormais obtenir le statut identique en France. Une grande reconnaissance mais aussi la perspective d'une vie plus normale.

C'est une très grande avancée pour le cyclisme féminin français. Les coureuses cyclistes de haut niveau seront désormais reconnues comme des athlètes professionnelles. Alors qu'elles étaient seulement reconnues comme amateures en France, toutes les Françaises déjà professionnelles grâce à un contrat dans une équipe World Tour peu-

vent désormais accéder au statut de professionnel dans l'Hexagone, depuis le 15 janvier dernier. Ce nouveau statut est plus qu'une simple reconnaissance, puisqu'il va permettre aux athlètes de se recentrer pleinement sur leur sport et d'avoir une vie quotidienne plus proche de la normale en France.

La France se met au niveau de l'UCI

Grâce à cet accord avec effet immédiat obtenu avec l'appui de l'AFCC (Association Française des Coureuses Cyclistes), l'ensemble des coureuses françaises disposant d'un contrat dans une équipe World Tour possède désormais une licence professionnelle et non amatrice remise

par la Fédération. Ce changement de statut en France suit un mouvement initié depuis l'année dernière dans le monde du cyclisme. L'UCI (Union Cycliste Internationale) avait fait un premier pas vers l'égalité homme-femme dans le monde du vélo en assurant une garantie bancaire et des salaires minimums aux coureuses possédant des contrats pro dans une des huit équipes mondiales.

Une quinzaine d'athlètes sont concernées par ce changement de statut dont la championne de France sur route, Audrey Cordon-Ragot, coprésidente de l'AFCC. La coureuse de l'équipe Trek-Segafredo s'est montrée très satisfaite de cette décision : "C'est d'abord la reconnais-



« Une quinzaine d'athlètes sont concernées par ce changement de statut dont la championne de France sur route, Audrey Cordon-Ragot, co-présidente de l'AFCC. »

sance du cyclisme féminin pro en France et ça, c'est une grande avancée pour nous. Jusqu'à aujourd'hui, on signalait encore des licences amateurs. Ça peut paraître un peu fou parce que j'estime être pro depuis pas mal de temps maintenant. J'avais l'impression de ne pas avoir évolué depuis mes rangs cadettes, d'avoir gardé le même statut d'amateur, sauf que j'estime aujourd'hui faire les mêmes efforts sportifs que les garçons et mériter d'avoir cette reconnaissance. C'est vrai que d'un point de vue sportif j'avais cette impression d'être sous considéré.", explique celle qui est également quadruple championne nationale du contre-la-montre.

Plus de facilités au quotidien

Outre la reconnaissance et l'estime, cette nouveauté va changer la vie de ces athlètes au quotidien. "On n'avait pas de reconnaissance en tant que travailleur en France. On n'était personne, continue

Audrey Cordon-Ragot. Jusqu'à il y a deux ans, j'ai toujours eu un travail ou un contrat pro à côté, un peu payé par la Fédération, un peu payé par la région, un peu payé par l'employeur. Ce sont des choses vraiment précieuses qui permettaient d'être déclarée, d'avoir une assurance, de cotiser pour sa retraite et d'avoir une assurance maladie. Aujourd'hui, ça nous permet d'avoir une vie normale, de pouvoir se présenter dans une banque et faire un emprunt pour acheter une maison ce qui n'était pas le cas avant."

La Fédération, en attendant la Ligue

C'est l'été dernier que les premières discussions ont été engagées entre la Fédération et l'AFCC. "Je suis allée voir Michel Callot, président de la Fédération Française de Cyclisme (FFC) pour lui demander de tamponner les licences des filles qui ont déjà un contrat de travail professionnel, en attendant que la Ligue ouvre une section féminine,

explique Marion Clignet, co-présidente de l'AFCC, avant d'ajouter : "Parce qu'elles ont un contrat de travail, elles sont déjà professionnelles !"

La FFC n'a pourtant pas vocation à décerner des licences pro aux athlètes, ce rôle étant normalement dévolu à la Ligue Nationale de Cyclisme. "On a négocié avec la Fédération parce qu'il y a seulement quinze filles pro en France et la Ligue ne pouvait pas nous inclure pour l'instant, raconte l'ancienne championne de France. Une fois qu'il y aura plus de structures et d'équipes pro en France, la Ligue ouvrira une section féminine." Une question de temps donc, car l'un des objectifs est aussi d'attirer plus de filles, conclut Marion Clignet : "L'objectif, c'est que ça donne envie à des jeunes filles de se dire qu'elles peuvent faire ça en tant que métier."

Jean-Baptiste Lautier

Source : francetvinfo

Quentin Bigot : on se ferait pas une petite vidéo de marteau ?

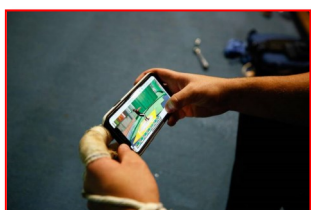
Le vice-champion du monde du lancer du marteau est un dingue de sa discipline. Il en déguste des images au petit-dej'. C'est aussi pour lui un outil pour peaufiner sa technique.

Lors de notre dernière visite à Quentin Bigot, il attendait la naissance imminente de son premier enfant. «Si ça se trouve il va naître pour mon anniversaire, 1er décembre : c'est possible, ma femme a eu des signes qui annoncent l'arrivée du bébé.» Bingo pour Bigot. Le vice-champion du monde du lancer du marteau fêtera désormais son anniversaire le même jour

que son fils, Tobias. Lors de cette rencontre, fin novembre, il ne fut pas uniquement question de paternité avec le lanceur du Metz Athlétisme Métropole. Après une excellente séance matinale où il signait son «record personnel» avec un engin de 10 kg (contre 7,260 kg en compétition), lui et son coach ont décortiqué l'utilisation de la vidéo pour améliorer ses performances au marteau.

Passionné de sa discipline, Bigot en connaît forcément l'histoire : la progression des records, les podiums des grands championnats, les paraboles des vies sportives

de grands champions. Une matière devenue plus accessible avec l'arrivée d'Internet et de la vidéo en ligne. Quentin Bigot évoque une époque qu'il n'a pas connue et Pierre-Jean Vazel, son entraîneur, à peine : «Dans les années 70-80, même sans Internet, les grands champions avaient quand même à disposition des vidéos de compétition et parfois d'entraînement.» Le coach se démène pour trouver des images à mettre sous la pupille de son poulain. «Depuis des années, je cherche à débusquer les vidéos auprès des télévisions du monde entier, raconte Vazel. J'ai connu des Anglais qui



travaillaient dans une chaîne : je leur filais un billet et ils m'envoyaient les vidéos qu'il me fallait. Bien sûr, souvent c'est du matériel qu'on ne peut pas publier sur les réseaux sociaux : ça reste entre nous.» Selon lui, le confinement a nourri l'appétit des archivistes. «On trouve beaucoup plus de matériel, je crois que les gens avaient plus de temps pour numériser des vieilles VHS. De plus la période a été propice à une sorte d'introspection, de retour au souvenir.»

Séance cinéma confiné

Bigot nous invite à regarder «un classique». L'athlète prend son smartphone et démarre la petite projection : «On va voir s'il la reconnaît», petit défi lancé à son entraîneur. La voix d'un commentateur anglais, style années 80, sort du smartphone. Quelques secondes à peine et Vazel répond : «C'est Cork.» Bien vu, la vidéo qu'on est en train de regarder est celle d'un concours très spécial, qui s'est tenu le 3 juillet 1984 dans la ville irlandaise. Y participaient les deux meilleurs lanceurs de l'histoire, tous deux Soviétiques : Yuri Sedykh et son compatriote Sergey Litvinov. Le record du monde actuel appartient encore à Sedykh (86,74 m). «À l'époque, le record du monde était de 84,14 mètres. Les organisateurs du meeting avaient matérialisé cette distance, alors que normalement sur le secteur de lancer, on ne trace des lignes que tous les 5 mètres. Voir concrètement la marque du record a donné une motivation supplémentaire aux deux Russes pour bombarder autour de 85 mètres, enchaîne le lanceur. Ce jour-là le record du monde a été modifié plusieurs fois : le meilleur à la fin a été Sedykh avec un jet à 86,34 mètres. Quand on

regarde un concours pareil on ne s'intéresse pas qu'à la performance. Sur la vidéo du meeting de Cork, on voit de façon très claire l'aisance des deux champions. Le haut du corps est extrêmement relâché, les marteaux décrivent des trajectoires très amples, regarde.» Effectivement les corps des deux lanceurs soviétiques sont presque parfaitement perpendiculaires au sol, ils ne se plient pas, leurs gestes sont en apparence très faciles.

La culture et la technique

«J'adore regarder des vidéos de lancers car c'est ma passion. Si demain on me coupe une jambe et que je ne peux plus faire de marteau, je continuerai à regarder des vidéos, imagine Bigot, habité par son sport. Ça m'aide aussi à analyser et améliorer ma technique. Ça peut débloquent des intentions. La technique, on la modifie avec des intentions différentes qui vont changer le geste final. De l'extérieur c'est parfois difficile à voir car on parle souvent de millimètres. Le coaching à l'ancienne ne marche pas du tout avec moi et je ne suis pas sûr que ça marche avec quelqu'un en réalité, sauf peut-être quand on démarre. Dire à un gamin : "Tu poses trop tôt ton pied droit, il faut le poser plus tard..." c'est une conséquence de ce que le lanceur a fait avant. Le marteau c'est un enchaînement de mouvements complexes. Ce qu'un bon coach doit changer, c'est la cause de chaque mouvement. Et pour régler la cause il faut jouer sur des intentions qui sont personnelles, dans le départ, dans les moulinets. Pour arriver à faire le bon mouvement, chaque athlète doit arriver à trouver la bonne intention intérieure. Ce n'est vraiment pas une science exacte. La vidéo peut permettre de renforcer la boîte à outils.» Les

sessions vidéo chez Bigot commencent souvent au petit-déjeuner : «C'est une façon de me préparer à la séance du matin. A ce moment je regarde plutôt un meeting ou un entraînement. J'ai ma playlist, je ne dois avoir pas plus de trois ou quatre lanceurs à l'entraînement. On pourrait se dire que depuis quinze ans, j'ai tout vu, mais non. Rien n'est jamais acquis sur le chemin de la performance. Entre lancer 70 ou 80 mètres, en réalité, il n'y a qu'un pas, tu perds le fil un moment, un moment que tu ne sais pas quantifier car il est très très court et voilà, raconte Bigot pour lequel la méthode de la visualisation marche très bien. Si tu me mets devant un grand écran sur le canapé, je peux ressentir dans les muscles les mêmes sensations que quand je lance, c'est impressionnant. Du coup quand je me lève j'ai l'impression exacte de pouvoir réaliser les mêmes mouvements.» Le lanceur se voit aussi en action : «Quand je suis à la maison tranquille, j'aime bien regarder les vidéos de ma séance et trouver les défauts. Par contre quand on les regarde à chaud avec Pierre-Jean, encore sur le stade, je préfère voir ce qui a bien marché !» Attention par contre à ne pas vouloir copier : «Chaque athlète a son physique et son histoire personnelle avec la discipline. Tomber dans l'imitation pure serait une grave erreur, il faut trouver son propre chemin pour intégrer ce que l'on voit dans sa propre technique, construire son style.»

Source : Libération

« Dans les années 70-80, même sans Internet, les grands champions avaient quand même à disposition des vidéos de compétition et parfois d'entraînement »

Le Centre Technique National, futur pôle central des activités de la Fédération de ski nautique et wakeboard



Au cœur de son projet de développement, la Fédération Française de Ski Nautique et Wakeboard a une ambition : se préparer aux grands changements de l'organisation du sport en France. Pour cela, la Fédération souhaite innover et développer ses activités avec la création dès l'été 2021, du Centre Technique National de la FFSNW.

Un site unique regroupant l'ensemble des activités fédérales : animations sportives, compétitions, formation, développement, utilité sociale et siège fédéral. Tout sera concentré sur le lac de la plaine Nord du Parc Interdépartemental des Sports Paris Val-de-Marne, à Choisy-le-Roi (94), situé à 15mn de Paris et accessible en bus, Métro ou RER.

Ce projet est la pierre angulaire d'un vaste programme visant à répondre au mieux

aux enjeux de développement, d'encadrement et de promotion des disciplines de la Fédération dans la perspective, essentielle à ses yeux, de participer à l'intérêt général, c'est-à-dire au bien-être social, au mieux-vivre ensemble, à la cohésion du territoire, ainsi qu'au rayonnement économique, touristique et culturel de la région.

Avec quatre entités essentielles de la FFSNW, concentrées sur place :

Siège social et bureaux administratifs de la FFSNW : les employés au plus proche de l'activité

Institut national de Formation : des formations professionnelles et fédérales sur place

Pôle d'entraînement Haut Niveau : des stages pour les Equipes de France toute l'année

Complexe téléski nautique ouvert : favoriser l'accès à la

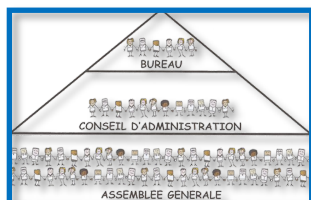
pratique pour tous les publics toute la saison

Mercredi 26 février, le Président de la Fédération Française de Ski Nautique, Patrice MARTIN, a signé la convention d'occupation du domaine public (CODP) pour l'exploitation des installations situées sur le Parc des Sports de Choisy Paris-Val-de-Marne, en présence des élus du Comité syndical et du Directeur Jérôme ESCRIBANO, ainsi que du Directeur Général de la FFSNW, Grégory SAINT-GENIES.

La Fédération quitte ainsi ses bureaux du XXe arrondissement de Paris pour venir s'installer dans cet écrin de verdure val-de-marnais au bord du lac qui accueillera le futur téléski nautique fédéral.

Source : FFSNW

Une nouvelle équipe pour une nouvelle mandature



Samedi 6 février se déroulait l'Assemblée Générale du CDOS 94. Cette assemblée élective a eu lieu sous forme de visioconférence, au regard des conditions sanitaires.

Voici la composition de la nouvelle équipe élue pour la mandature 2021-2024 :

Le bureau :

Président : Pascal-Pierre PONSON-SACQUARD (Equitation)
Vice-président Education/Citoyenneté : André DONZON (Plongée)
Vice-président Santé/ Bien-être : AHCÈNE KADEM (Tennis)
Vice-présidente Professionnalisation : Christine CONDAMI-

NET (Basket-ball)
Vice-président Politiques publiques/Haut niveau : Papa Saly KANE (Handisport)
Secrétaire général : Lionel CASSES (UFOLEP)
Secrétaire générale adjointe : Marie-Thérèse POLICON (Football)
Trésorier : Alain BERTRAND (Membre qualifié)
Trésorière adjointe : Marie HELIER (Athlétisme)
Membre : Eric PIEDFER-QUÉNEY (USEP)

Le Conseil d'Administration :

Christian BARRIERE (Golf)
Jean-Michel BOITEUX (FSGT)
Marc DENISET (Sport adapté)

Jérôme FRIGOUT (Karaté et DA)
William LEGUY (Ski)
Michel ANDRE (Cyclotourisme)
Didier MONTOURSIS (Sports de glace)
Patrick RIVERA (Montagne)
Jean-Louis SILORET (Natation)
Aurélien STEINVILLE (Judo)
Ingrid STUTZ (Membre qualifiée)
Christian ZAKARIAN (Handball)

Les commissions de la nouvelle équipe du CDOS sont connues !

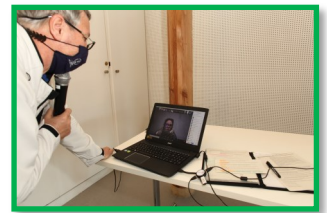
Un mois, après son élection, le nouveau bureau du CDOS emmené par son président Pascal-Pierre Ponson-Sacquard a organisé son premier conseil d'administration samedi 6 mars 2021.

Au programme, la présentation des commissions qui animeront le CDOS 94 pour cette nouvelle mandature.

Pour les 4 années à venir, elles seront au nombre de 9. Communication, Développement durable, diversité, événementiel, formation/ professionnalisation, Héritage, Relations avec les comités, sport-santé, bénévolat, telles seront les commissions présidées par les membres du bureau du CDOS.

Organisé au Parc du Tremblay, le conseil d'administration avait été volontairement élargi à tous les comités pour la participation du plus grand nombre. Résultat : 23 personnes présentes physiquement et presque une vingtaine de personnes en ligne.

Une vraie réussite pour Pascal-Pierre Ponson-Sacquard et son équipe.



Une journée bilan-intégration réussie

Pour la première fois depuis le lancement de Bénévolat : Jeux m'engagent en septembre 2018, le CDOS a organisé une journée bilan-intégration. Le but faire le bilan de la promotion 3 et l'intégration de la promotion 3 bis du projet.

La matinée était consacrée aux échanges entre les jeunes de la nouvelle promotion de services civiques, l'ancienne promotion, et les tuteurs. Les travaux de groupes ont été très enrichissant et ont été mis en commun en tous. Les jeunes ont eu le plaisir de recevoir une vidéo de leurs deux parrains, Luka

Mkheidze et Camille Serme, tous deux en pleine préparation de leurs tournois respectifs.

Différentes personnalités sont ensuite intervenues en fin de matinée : Alain Sapience, Martine Vincent, Maryline Hemery, Tony Lagrue et Dorna Hafezi ont pris de leur temps pour aller à notre rencontre et décrire leurs métiers ou leurs actions. Différentes vidéos ont été visionnées résumant les grands moments qui ont marqué l'année passée au sein du CDOS94.

A midi, l'ensemble des parti-

cipants ont pu prendre une pause déjeuner bien méritée au sein du parc. Ils ont alors pu échanger avec Ryadh Sallem, champion français de natation, basket et rugby fauteuil, qui leur a parlé de ces sports peu médiatisés, et dont les vidéos en ont impressionné plus d'un.

L'après-midi fut dédiée à une initiation au baseball par des joueurs chevronnés, pour le plus grand plaisir des jeunes et des moins jeunes. Cette journée s'est terminée par un match nul mémorable qui restera gravé dans l'esprit de chacun.



Coronavirus : Le Dr Caumes plaide pour la réouverture des lieux culturels et sportifs



Pr Eric Caumes, infectiologue à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière (Paris)

« Il faut faire un geste » envers le monde de la culture et du sport « qui sont complètement sinistrés », a déclaré le Dr Caumes sur BFMTV.

L'infectiologue Eric Caumes plaide en faveur de la réouverture des lieux culturels et sportifs, « sinistrés » à cause de l'épidémie de Covid-19, au nom de la santé psychique des Français qui « tombent dans la sinistrose ».

« Il faut faire un geste » envers le monde de la culture et du sport « qui sont complètement sinistrés », a déclaré le Dr Caumes sur BFMTV. « Je pense qu'il faut vraiment relancer tout ça parce qu'on tombe tous dans la sinistrose, on se transforme en zombies, sans culture, sans loisirs autres que ceux qu'on a chez soi, sans sport », a plaidé le chef de service des maladies infectieuses et tropicales à

l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière.

Risques plus faibles

« A partir du moment où on respecte les mesures barrières, même dans des lieux où il y a beaucoup de public comme les théâtres, les stades, les musées, je pense que les risques [de se contaminer] sont beaucoup plus faibles que dans le milieu familial, professionnel ou scolaire », a souligné le médecin.

« On se contamine quand on enlève le masque, en lieu clos et qu'on ne respecte pas la distanciation physique », a-t-il rappelé, et juge les Français « raisonnables » sur le respect des gestes barrières.

« La limite n'est pas très loin ».

« Même si en tant que médecins dans les hôpitaux de Paris, on est en souffrance, je

ne suis pas sûr qu'un confinement améliorerait les paramètres psychiques qui sont plutôt inquiétants », avec « 20 % de dépressifs », a-t-il insisté.

Il s'est néanmoins dit inquiet sur la situation dans les hôpitaux, si l'épidémie venait à exploser. « La limite n'est pas très loin, on est tellement près du niveau de la mer qu'on a peur. Après, on est tout à fait conscients des problèmes psychiques, sociaux, économiques, et je comprends les décisions qui ont été prises » de ne pas confiner le pays, a ajouté le Dr Caumes, insistant sur la « dimension globale de la santé ».

Source : 20minutes